

Paul Demiéville (1894-1979)

Madeleine Paul-David

Citer ce document / Cite this document :

Paul-David Madeleine. Paul Demiéville (1894-1979). In: Arts asiatiques, tome 36, 1981. pp. 67-68;

https://www.persee.fr/doc/arasi_0004-3958_1981_num_36_1_1143

Ressources associées :

Paul Demiéville

Fichier pdf généré le 21/04/2018

Paul Demiéville

(1894-1979)

La disparition de Paul Demiéville, le 23 mars 1979, a privé la sinologie française d'un chef d'exception. Qu'il me soit permis, au début de cette notice, d'évoquer quelques souvenirs personnels : mes rencontres, avantnt-guerre, à de nombreux concerts, avec un maître que

j'osais à peine saluer. J'ignorais alors que le professeur de chinois à l'École nationale des langues orientales vivantes, était un grand musicologue et que sa première vocation avait été l'étude de la musique, la seconde, due à un hasard heureux, étant devenue, avec le succès que l'on sait, celle d'un sinologue.

Né à Lausanne, en 1894, fils d'un professeur de médecine, Paul Demiéville, après avoir passé par Munich, séjourna à Edimbourg pour y poursuivre des études musicales qui devaient, en 1914, aboutir à un doctorat en Sorbonne sur le thème de la « Suite ». Il se lia dans la métro-

pole écossaise avec un Chinois et ressentit le désir de s'initier à la langue chinoise.

Ce grand humaniste, ce polyglotte virtuose qui possédait déjà la maîtrise de l'anglais, de l'allemand, de l'italien et du russe, se rendit en 1915 à l'Université de Londres où l'enseignement du chinois était dispensé par un ancien missionnaire. La curiosité de ce nouvel élève et son intérêt pour la langue classique dépassèrent bientôt les limites de son professeur. Celui-ci lui conseilla d'aller à Paris suivre au Collège de France les cours d'Edouard Chavannes.

Appréciant ce sujet si doué, le grand savant

le convia à passer les matinées du dimanche dans sa demeure de Fontenay-aux-Roses pour des recherches plus poussées. Ces matinées dominicales avec « mon maître Chavannes » étaient souvent évoquées avec une émotion toujours renouvelée par son disciple fidèle.

Tout en suivant le cursus des langues orientales avec Arnold Vissière (1916-1918), Paul Demiéville, attiré par le bouddhisme, assistait au Collège de France, aux cours de sanscrit de Sylvain Lévi et commençait le japonais.

Nommé en 1919 pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, il arriva à Hanoï en 1920 et publia ses premiers écrits dans le Bulletin de l'École. Après un séjour de deux ans en Chine où il enseigna à l'Université d'Amoy, il fut, en 1926, nommé pensionnaire de la Maison franco-japonaise, récemment fondée par Sylvain Lévi qui en fut le premier directeur. Le jeune pensionnaire fut associé aux travaux de ce dernier et de son ami Takakuzu Junjirô qui avaient, en 1926, créé le Hôbôgirin, dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises. Devenu le rédacteur en chef d'une entreprise ambitieuse, il en publia en 1929-30-31, les trois premiers fascicules où figurent de nombreuses rubriques de sa main. Il fut ainsi en contact avec de nombreux spécialistes nippons et eut la possibilité d'enrichir sa connaissance des documents chinois et japonais si pieusement conservés au Japon.

Il ne se désintéressait cependant pas de la musique, publiant dans les Études asiatiques, vol. I, Paris-Hanoï, 1925, « La musique cône au Japon ». Il fit aussi avec son ami Henri Maspero, un séjour au Kôyasan, pour étudier la psalmodie bouddhique dans le célèbre centre du Shingon, séjour dont on trouve l'écho dans l'article « bombai » du Hôbôgirin. L'une de ses dernières œuvres fut consacrée avec son ami Jao Tsong-yi aux « Airs de Touen-houang, textes à chanter des VIII^e-X^e siècles », Paris, 1971.

En 1931, devenu citoyen français, Paul Demiéville fut nommé professeur de chinois à l'École des langues orientales. Il s'y montra un maître rigoureux mais d'une conscience scrupuleuse, n'hésitant jamais à reprendre une explication sous plusieurs formes différentes afin de permettre à ses élèves d'assimiler une tournure de phrase ou d'en apprécier le rythme.

Il abandonna ce poste en 1945, année où il se vit chargé de responsabilités nouvelles. La guerre avait décapité la sinologie française. Marcel Granet, décédé en 1941, Henri Maspero, disparu à Buchenwald, Paul Pelliot enlevé par une maladie cruelle, Paul Demiéville restait le seul maître de sa génération. Il dut assumer avec J.L. Duyvendak, puis A.F. Hulswé, la direction du T'oung-pao, fondé il y a cent ans par Henri Cordier. Désormais ses notes et ses comptes rendus d'ouvrages seront publiés dans cet organe. En 1946, il succédait à Henri Maspero au Collège de France et fut élu en 1951 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Les disciples qu'il a formés et dont il dirigea les thèses, ont exposé avec science les nombreux travaux qu'il accomplit alors dans le domaine du dhyâna ou ch'an, ce bouddhisme sinisé qui joua un si grand rôle dans les civilisations chinoises et japonaises. Ce fut là après un commentaire du Tchouang-tseu, le sujet de ses cours au Collège de France. Sa traduction, pleine de verve des Entretiens de Lin-tsi (Fayard, 1972) montre son talent de traducteur par sa recherche d'une langue alerte et empreinte de verdeur.

Ce bouddhologue ne se limitait pas à sa seule spécialité. La littérature (Encyclopédie italienne et Encyclopaedia Universalis, vol. 4, p. 307-328), la poésie (Introduction de l'anthologie de la poésie chinoise, dont il avait assumé la direction, Gallimard 1962) étaient l'objet de synthèse montrant les facettes multiples de ses connaissances. En 1964, lors de sa mise à la retraite, il se réjouissait de pouvoir enfin s'adonner librement à la traduction de poèmes. La poésie restait pour lui intimement liée à la peinture (La montagne de l'art littéraire chinois, France-Asie, automne 1965, n° 189) car l'art ne lui fut jamais indifférent et on le voyait à de nombreuses expositions. Ce n'était pas pour lui chose nouvelle. Dès 1925 (B.E.F.E.O.) il analysait la réédition parue en 1920 à Changhai, du Ying ts'ao fa che, traité d'architecture de Li Ming-chong, rédigé en 1101. L'année suivante ce furent « Deux notes d'archéologie chinoise » puis, en 1935, en collaboration avec G. Ecke avec qui il avait visité Ts'üan-tcheou, « The twin pagodas of Zayton », Harvard Yenching Institute, Cambridge Press, Mass).

En 1957, dans « Deux publications archéologiques chinoises » paru dans le Journal des Savants, son étude sur la tombe de Yi-nan, au Chantong, témoigne de sa parfaite connaissance de l'art funéraire des Han.

Enfin, en 1978, sa préface et son appendice aux « Peintures monochromes de Touen-houang », œuvre de Jao Tsong-yi, rédigée en français par Pierre Ryckmans, montrent un intérêt pour la peinture qui ne s'est jamais démenti.

Homme de devoir et d'amitié, Paul Demiéville avait, dès 1934, présidé à la publication du volume V des Cinq cents contes et apologues du bouddhisme chinois d'Edouard Chavannes. Il se consacra avec un pieux dévouement au tri des papiers de son grand ami Henri Maspero, faisant paraître les trois volumes de ses Mélanges posthumes (Annales du musée Guimet, 1950) et s'occupant de la réédition de la Chine antique (Paris, E. de Boccard, 1955). Il agit de même pour les œuvres posthumes de Paul Pelliot et de son ami et assistant Lin Li-kouang.

Infatigable animateur, il réorganisa en 1961 le Hôbôgirin qui avait sombré après son départ du Japon et s'attacha à l'étude des manuscrits de Touen-houang, créant en 1973, une équipe de recherche qui devait tout d'abord poursuivre la rédaction du catalogue de la collection Pelliot réunie à la Bibliothèque nationale.

Bienveillant et accueillant pour tous, grands savants et modestes étudiants — il n'avait pas hésité pendant la guerre à abriter sous son toit un de ses élèves que ses activités de résistant mettaient en danger — il était pour tous un conseiller et un confident. Il le resta jusqu'à ses derniers jours et sa mort a fait de nous « des orphelins ».

M. Paul-David

P.S.: On trouvera une bibliographie plus complète dans les articles que lui ont consacrés Jacques Gernet (T'oung Pao, 1979), Michel Soymie (Journal Asiatique, t. CCLXII, 1980, fasc. 1 et 2) et Yves Hervouet (Universalis, 1979). Une bibliographie précédait aussi « Choix d'études bouddhiques » et « Choix d'études sinologiques » (Brill, 1973) qui, à l'occasion de ses quatre-vingts ans, réunissaient quelques-unes de ses notes et études. Cette bibliographie a été corrigée et augmentée dans les Mémoires archéologiques XIII, Paris, 1978, publiés par le B.E.F.E.O. On trouvera encore un complément de cette bibliographie, composé par Yves Hervouet, à la suite de l'article de Jacques Gernet.